

Collection Chroniques

La colonisation des corps

De l'Indochine au Viet Nam

SOUS LA DIRECTION
DE FRANÇOIS GUILLEMOT
ET D'AGATHE LARCHER-GOSCHA

En couverture :
Bao Dai (1913-1997) © Roger-Viollet

Couverture et composition
Henri-François Serres Cousté
Camilla Parina

© Vendémiaire 2014
Toute reproduction ou représentation
intégrale ou partielle, par quelque procédé
que ce soit, du texte contenu dans le présent
ouvrage, et qui est la propriété de l'Éditeur,
est strictement interdite

Diffusion-Distribution
Harmonia Mundi

ISBN 978-2-36358-149-8
Éditions Vendémiaire
155, rue de Belleville 75019 Paris
www.editions-vendemiaire.com

Vendémiaire**
« Hommes de l'avenir, souvenez-vous de moi »

néanmoins un processus continu de réinterprétation, chaque interprétation validant et confirmant les normes assurant la lisibilité du corps défini dans son genre.

Depuis 1986, le discours populaire a manifesté une anxiété permanente concernant l'épistémologie du genre, pour produire une certaine image de l'homosexuel perçu à travers la figure ambiguë du transsexuel. Dans le cas vietnamien, cette figure est moins l'indice d'une identité stable qu'une façon de nommer une crise de catégorie dans la régulation normative du genre.

On comprendra mieux comment s'est forgée cette figure à la lumière de l'intégration du Viet Nam au sein du marché global. Lorsque le discours de la libération nationale a perdu son pouvoir d'attraction politique et culturel, l'État s'est efforcé de régenter les idéaux de la famille nucléaire « culturelle », qui véhiculaient des normes spécifiques concernant la constitution et la reconnaissance du genre. En renforçant ces normes, l'État a exclu, parmi d'autres, l'homosexuel transgenre.

On le saisit bien à la lecture des ouvrages de référence et des grands journaux de l'époque, tels le *Cong An Nhan Dan* (« La Police du Peuple »), l'*An Ninh Thu Do* (« La Sécurité de la Capitale ») et le *Cong An Thanh Pho Ho Chi Minh* (« La Police de Ho Chi Minh-Ville ») : le premier fournit une couverture nationale de l'actualité policière ; les deux autres sont plus spécifiques aux deux grands centres urbains. Tous manifestent un grand intérêt pour le sujet de l'homosexualité, intérêt perceptible tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif, si on les compare à d'autres périodiques, comme *Tuoi Tre*, *Lao Dong*, *Tien Phong*, *Nhan Dan* ou *Thanh Nien*. Dès qu'un scandale homosexuel surgit, ces derniers périodiques ont tendance à ne publier que de brefs commentaires, au contraire du *Cong An Nhan Dan* qui donne souvent un reportage complet en première page, assorti

Le corps homosexuel, haut lieu de l'imaginaire

Le roman vietnamien de Bui Anh Tan ayant des gays pour héros, *Un Monde sans femme*, détonne par son titre¹. À première vue, pourtant, sur un tel sujet, ce ne devrait pas être le cas. L'homosexualité, celle des hommes comme celle des femmes, désir pour une personne du même sexe, n'implique-t-elle pas, par extension, le rêve d'un monde dépourvu du genre opposé ? Dans le Viet Nam contemporain, quelle est exactement la place de l'homosexualité ?

En réalité, au Viet Nam, l'homosexualité comme « genre intransitif » pour reprendre les propos de David Halperin qui parle de « l'homme gay clair dans ses actes et ses apparences, un homme ne se distinguant en rien des autres hommes si ce n'est dans sa "sexualité" », n'est pas une donnée de fait². Le discours populaire qui prévaut définit l'homosexualité en termes de genre opposé, et bien que cette construction s'élabore à travers des formes institutionnelles et discursives variées, elle suppose

de photographies. Sources inestimables pour comprendre comment les relations entre même sexe peuvent être perçues au sein d'un champ culturel certes symbolique mais qui n'en a pas moins des résonances très concrètes pour toute une classe de la population dans la société vietnamienne contemporaine. Sur une période de vingt ans, nous avons donc relevé 40 articles sur la question parus dans le *An Ninh Thu Do*, 70 dans le *Cong An Nhan Dan*, 61 dans le *Cong An Thanh Pho Ho Chi Minh*, soit 171 au total, publiés pour la plupart après 1986. Recrudescence qui peut s'expliquer par la campagne contre les Fléaux Sociaux, qui débuta à cette période et prit de l'ampleur dans les années suivantes.

Tradition, famille et rhétorique de la propriété

En 1986, le régime communiste vietnamien lança le programme *Doi moi* (Renouveau), qui avait pour but de relancer l'économie nationale et d'infuser un nouvel esprit d'ouverture. Redoutant que le déclin économique ne se traduise par une vague de colère sociale, le régime adopta des réformes qui modifiaient les moyens de production agricole, ouvraient le pays à l'investissement étranger, tâchaient de réduire la bureaucratie et d'alléger l'intervention du Parti unique dans différents aspects de la vie vietnamienne. Cette transition se traduisit également par une révision du programme politique, afin de justifier le maintien de l'autorité de l'État. Avant la Rénovation, celui-ci invoquait fréquemment la libération nationale lorsqu'il avait besoin de mobiliser les populations. Les sacrifices que celles-ci consentirent eurent des impacts dramatiques sur la vie quotidienne des hommes et des femmes du pays. Ce sacrifice se serait notamment traduit par un déclin des relations amoureuses, au bénéfice d'une dévotion

à l'État, conduisant toute une génération de femmes à ne pas se marier et à ne pas avoir d'enfant³. Avec la Rénovation, le gouvernement fit au contraire appel aux idéaux de la famille nucléaire «heureuse», mettant en place toute une gamme de mouvements de mobilisation populaire afin de promouvoir les valeurs familiales. Par le biais, par exemple, de son Programme de la Famille Cultivée, l'État a ciblé plusieurs pôles d'action, notamment la santé et l'hygiène, le contrôle des naissances, la politique sociale et, ce qui nous importe plus, le comportement des femmes :

«Les femmes furent les principales cibles des campagnes de planning familial, le point focal des efforts du gouvernement pour produire une subjectivité moderne. On indiqua aux femmes quand elles pouvaient se marier, quel genre d'homme serait le meilleur parti, quand faire des enfants et comment espacer les naissances. Ces recommandations dessinaient le planning et la nature de l'amour familial [...] Sous prétexte d'aider la population à créer et maintenir des familles heureuses, le gouvernement maintint en fait son autorité par le biais des microtechniques du planning familial ainsi que par d'autres programmes lancés par l'Union des Femmes⁴.»

La Campagne de la Famille Cultivée promut ainsi une rhétorique sur la propriété moderne en encourageant un retour aux normes traditionnelles du genre : les femmes⁵ étaient renvoyées vers la sphère domestique et devaient faire montre de leurs attributs «féminins».

En 1996, le gouvernement inaugura un autre programme, la Campagne Contre les Fléaux Sociaux, dénonçant la consommation de drogue, la prostitution et la pornographie. S'agissait-il avant tout de créer «une main-d'œuvre physiquement saine, sans drogue, conformément aux efforts internationaux de lutte contre le trafic de drogue⁶»? La presse vietnamienne y vit pour sa part

un effort pour «réinventer le Parti Communiste vietnamien en tant que gardien de la tradition vietnamienne». Peu importent ses mobiles affichés ; elle visait bien à réguler les idéaux normatifs du genre, de la sexualité et du corps. En ce sens, nous pouvions avancer que les deux campagnes se répondaient l'une à l'autre.

Examinons les termes qu'elles employèrent pour promouvoir ou au contraire stigmatiser certains phénomènes. Dans le lexique culturel vietnamien, le terme qui revient le plus constamment est celui de *pe-de*, ou *be-de*. Utilisé d'abord par les Vietnamiens de la diaspora, ce qualificatif remonterait à la période qui va de la fin des années 1960 au milieu des années 1970 et aurait été employé dans l'ancienne République du Viet Nam au Sud ; il aurait refait surface durant la période de Rénovation et aurait peut-être été réutilisé pour la première fois à l'occasion d'un reportage en quatre épisodes intitulé «L'Amour pédé» (*Tinh Pede*), publié en 1987 par la police de Ho Chi Minh-Ville et expliquant les origines du mot : un diminutif du terme «pédérastie», renvoyant à des relations «non naturelles» entre un homme et un garçon ou un autre homme. Si le phénomène avait toujours existé, affirmait l'auteur, il n'avait jamais connu une si vaste diffusion qu'à présent, depuis l'apparition de la politique d'ouverture. L'article mettait en garde : la «maladie» se répandait au galop ; et l'épidémie se compliquait du fait de l'impossibilité de distinguer les vrais des «faux» pédés : si les premiers étaient vraiment «malades», les «faux pédés», lisait-on, appréciaient seulement de s'habiller comme le genre opposé, bref c'étaient «des hommes [qui] faisaient semblant d'être des femmes et des femmes [qui faisaient semblant d'être] des hommes». Autrement dit, le «pédé», homme ou femme, se signalait par une inversion du rôle sexuel ou une inversion de genre au sein d'un régime hétérosexuel :

«Le désir inversé pour les hommes n'est pas perçu comme une indication de leur "homosexualité" mais plus simplement comme une manifestation de leur caractère fondamentalement féminin⁷.»

De la même manière, l'homosexualité fut, durant la période de la Rénovation, moins définie comme un domaine distinct de la sexualité que comme une catégorie distincte du genre : les pratiques homosexuelles des hommes, leurs attitudes et leurs désirs appartenaient plus à proprement parler à ceux des femmes. Cette idée est soutenue dans la conclusion de l'article précédent. Après avoir expliqué que le phénomène «pédé» est une maladie, l'auteur prend à témoin l'autorité de la communauté scientifique. Constatant la fréquence de ces corps ambigus tant au sein des institutions médicales que pénales, il précise qu'il faut s'en remettre à un «expert» pour les reconnaître :

«La science considère ces cas de mi-homme mi-femme comme des cas de bisexualité inauthentique (pseudo hermaphrodisme) requérant l'avis d'un expert pour distinguer les authentiques des faux. Il n'existe pas de données précises dans notre pays sur ce phénomène, mais récemment des scientifiques ont découvert que dans un village de Saint Domingue une population d'authentiques bisexuels se trouvait en nombre disproportionné. [...] Peut-être y avait-il 38 cas de sujets contaminés par [...] la maladie mi-homme, mi-femme. Selon des sources étrangères, lorsque des médecins ont effectivement diagnostiqué une personne mi-homme, mi-femme, affligé de la "maladie bisexuelle", le médecin peut intervenir chirurgicalement pour aider la "victime", il ou elle, à revenir à son genre propre⁸.»

Ainsi s'effectue en douceur un glissement de la notion de «pédé», comprise comme une inversion de genre, à celle de bisexualité, comprise comme hermaphrodisme. Aucune distinction

n'est faite entre ces termes, à l'exception de celle établie entre les « vrais » et les « faux » homosexuels requérant dans tous les cas l'avis d'un expert. La bisexualité, d'un homme ou d'une femme, ne renvoie aucunement au choix d'un objet sexuel, mais désigne la constitution corporelle de son propre genre. La bisexualité du « pédé » tient au fait qu'il agit comme une fille, dévoilant un composite complexe d'attributs tant masculins que féminins. De fait, la sexualité n'est pas un domaine séparé de l'identité. Parler de la sexualité d'une personne, c'est inextricablement parler aussi des dimensions culturelles du genre.

Ainsi, tout au long de la période de la Rénovation et dans les années qui suivirent, l'idée de « bisexualité » fut souvent synonyme de transsexualité, ou d'hermaphrodisme, qui caractérisait également l'« homosexuel ». Un autre document illustre cette confusion des termes. Il s'agit d'un article publié en 1992, intitulé « Un homme accouche », signalant le cas d'un hermaphrodite philippin enceint de six mois et placé, apparemment, sous la surveillance de l'Organisation mondiale de la santé depuis 1985 :

« Carlo, un homme originaire des Philippines, est enceint et espère accoucher le mois prochain après une intervention chirurgicale de son utérus. Les médecins indiquent qu'il est enceint de six mois. Cet homme est du type *luong tinh* [hermaphrodite, bisexuel] et possède des organes génitaux complets des deux sexes. »

Bien que le reportage soit fondé sur des sources étrangères, le vocabulaire qu'il emploie est révélateur de ce que l'on pourrait appeler le caractère historique du lexique. Dans le contexte particulier à cette citation, la meilleure traduction que l'on pourrait donner de *luong tinh* serait « transgenre » ou « hermaphrodite ».

ce dernier terme étant la définition retenue dans le dictionnaire vietnamien-anglais publié pour la première fois en 1987, et non « bisexuel »⁹. L'ancienne signification du mot correspond bien à l'usage qui en est fait dans le document que nous venons de citer. Mais un dictionnaire plus récent publié en 2004 par le World Publishing House, traduit *luong tinh* par « bisexuel ou ambisexuel »¹⁰. C'est également la définition donnée par plusieurs manuels médicaux et d'éducation sexuelle. L'un d'eux, paru en 2005, définit ainsi le terme « bisexuel » :

« Personne qui a des besoins émotionnels et sexuels envers les deux sexes »¹¹.

Précisément, ce manuel identifie le phénomène dans les campagnes où des bisexuels se marient avec des hommes ou des femmes et sont familièrement nommés *da he*, « entretenant des relations multiples ». Si la description est exacte, cette pratique mène à l'encontre du mythe de la famille nucléaire, unité primordiale et immémoriale vantée par la Rénovation, en mettant en lumière une alternative et des relations plus complexes de parenté. Ajoutons que la définition proposée par le World Publishing House s'accorde avec le paradigme récent voulant que la sexualité d'un individu se définisse par l'objet de la sexualité qu'il choisit – une façon de voir qui reflète peut-être le mouvement global des idées, des courants et des pratiques culturelles. Malgré tout, cette nouvelle définition ne rend pas compte du profond changement sémantique affectant la notion même d'homosexualité au Viet Nam durant la période étudiée.

L'évolution des termes utilisés pour désigner la sexualité lesbienne est parallèle à celle des termes désignant les « pédés ». Le terme *o-moi* dériverait, selon certains, d'un mot désignant un fruit tropical ; selon d'autres, il proviendrait du terme français

«homosexuelle». Quoi qu'il en soit, le mot s'est propagé dans la communauté des Vietnamiens de l'étranger et a fini par désigner un mouvement de soutien aux lesbiennes, bisexuels et transgenres au sud de la Californie. Comme son homologue «pédé», il est resté en usage dans la presse saïgonnaise sous la Rénovation. Un article explique pourquoi ces femmes ont pris des allures masculines presque caricaturales :

«Quand leurs parents les mirent au monde, ces jeunes femmes avaient tous les attributs du sexe féminin. Mais en grandissant, elles aimèrent porter des vêtements d'hommes, adopter des manières et des comportements d'hommes, se lier d'amitié et courir d'autres femmes, de sorte qu'elles pouvaient s'aimer entre elles comme le feraient des petits copains et petites copines. Afin de faire la distinction avec le terme de "pédé" qui désigne les homosexuels mâles, les gens les appelèrent les "o-moi", autrement dit, homosexuelles féminines¹².»

De la même manière que le terme «pédé» incarne l'homosexuel mâle s'habillant de manière efféminée, le terme *o-moi* renvoie à un type de sexualité lesbienne et d'identification de genre – il va sans dire que le spectre peut être bien plus large. Dans la plupart des journaux, la définition de la lesbienne est sans commune mesure avec celle qu'Esther Newton, non sans ironie, a pu donner du premier principe du féminisme lesbien, «l'identification d'une femme à une autre femme¹³». Au contraire, en lisant ces documents, le type *o-moi* apparaît comme celui d'une femme dont le genre, les désirs, les pratiques sexuelles s'apparenteraient plus à ceux d'un homme. Considérons un reportage publié en 2005 et intitulé «Dans l'univers d'une *o-moi*» ; on remarquera la récurrence des indications d'authenticité :

«On parle des homosexuelles féminines comme des *o-moi*. Il y a les vraies *o-moi* et il y a les fausses.»

L'auteur poursuit :

«L'univers des *o-moi* est assez complexe du fait des constants changements de la psycho-physiologie.»

Tandis que les «vraies» présentent des caractéristiques corporelles «congénitales» s'apparentant à celles d'un homme, les «fausses» aiment seulement s'habiller et se comporter comme des homosexuelles. L'article livre le récit édifiant d'une *o-moi* qui raconte :

«Depuis que j'ai grandi, j'ai toujours senti que je n'étais pas normale, comme les autres filles. Même si tout le monde me considérait comme une fille, dans mon for intérieur, j'ai toujours cru que j'étais un garçon ! À la campagne, comme je redoutais les commérages, j'ai toujours joué le rôle de quelqu'un d'autre. Ici, [à Ho Chi Minh-Ville], personne ne se connaît, c'est pourquoi je peux vivre comme je le veux vraiment¹⁴.»

Selon les standards de la culture dominante, cette interlocutrice est une «fausse» *o-moi*, dans la mesure où elle apparaît dépourvue de traits masculins. Afin d'attester l'authenticité de celui-ci, l'article poursuit la description de plusieurs autres cas d'«homosexualité féminine», principalement ceux de femmes originaires de la campagne et ayant migré en ville. On pourrait d'ailleurs se demander s'il existe une relation entre ces notions de l'homosexualité et le statut socio-économique des populations, en d'autres termes si, dans le contexte du développement économique explosif du Viet Nam sur la période étudiée, l'essor

de la migration des ouvriers pauvres vers les centres urbains ne contribuerait pas à expliquer l'apparition de la notion de l'inversion de genre¹⁵. En somme, l'essor d'une sphère publique bourgeoise coïncida-t-elle avec une désintégration de la sexualité prise au sens du genre? Quoi qu'il en soit, comme l'exemple cité plus haut l'indique, dans le langage dominant, l'interlocutrice tenta de devenir un garçon, mais resta dans la simulation, le «faux». Ainsi, aussi tardivement qu'en 2005, le discours sur l'inversion de genre (ou sur l'inversion du rôle sexuel) continue à gouverner puissamment la compréhension publique de l'homosexualité.

Outre *pédé* et *o-moi*, on trouve encore au moins deux autres termes en usage désignant l'homosexualité. Le premier, littéralement «ombre féminine contaminée» (*bong lai cai*) ou plus simplement «ombre» (*bong*), est fréquemment employé pour désigner les hommes homosexuels. La première mention de cette expression semble remonter à 1987: on la trouve dans la série *L'Amour pédé*. Les auteurs suggéraient toutefois qu'elle pouvait remonter plus loin, à l'époque du régime sudiste:

«Le phénomène de l'homosexualité, mi-homme, mi-femme, ombre, *pé-dé* existait également dans l'ancien régime¹⁶...»

Comme un autre article l'explique, ces «ombres» peuvent être divisées en deux groupes: «ombres ouvertes» (*bong lo*) et «ombres fermées» (*bong kin*). Si les «ombres fermées» semblent masculines à l'extérieur, elles sont en réalité faibles en dedans, «exactement comme une femme». Les «ombres ouvertes» sont supposément d'apparence entièrement féminine. *L'Ombre* est également le titre d'une récente autobiographie homosexuelle publiée à Hanoi, et d'une pièce de théâtre sur le sujet montée dans le milieu de la diaspora et jouée à Little Saigon, à Westminster, en

Californie, le 3 octobre 2009. *Quand les ombres prennent forme* (*Khi Bong Da Say Hinh*) a été écrit et dirigé par Nguyen Thi Minh Ngoc, célèbre auteur dramatique saïgonnais qui a indiqué qu'il s'agissait là de la première production réalisée à l'étranger sur le «troisième sexe» ou «troisième genre». Cette expression de «troisième sexe» (*gioi tinh thu ba*), rendant compte de l'expérience d'une femme prisonnière d'un corps d'homme, ou vice versa, est un autre terme en usage pour parler de l'homosexualité. En fait, les deux expressions – «ombre» et «troisième sexe» – sont employées de façon interchangeable. Elles se sont répandues au Viet Nam après la Révolution, lorsque le gouvernement promulgua une loi autorisant les opérations destinées à changer de sexe.

En fin de compte, les termes les moins utilisés au Viet Nam sont «gay» et «lesbienne». Ils n'ont percé que depuis peu. Le premier emploi du mot «gay» dans la presse semble remonter à 1997. Depuis, une douzaine d'articles seulement l'ont utilisé. Parmi les livres parus qui ne soient pas des romans, le plus ancien ayant traité de l'homosexualité a été publié en 1992. Il n'emploie aucune de ces terminologies, mais le terme plus formel d'«homosexualité» (*dong tinh luyen ai*). Le premier livre faisant usage des termes «lesbienne», «gay», «bisexuel», «transgenre» a été publié en 2001. Et quand le mot «gay» intègre la culture lexicale, il tend à perdre sa signification originelle. Prenons, par exemple, le cas d'un reportage écrit par un groupe de journalistes pour *La Police du Peuple* (*Cong An Nhan Dan*). Afin d'explorer la culture gay underground de Hanoi, ces rédacteurs infiltrèrent ce milieu. Ils décrivent un monde où il est impossible de distinguer un homme d'une femme:

«Ils ont les formes corporelles et les voix de femmes mais la contenance d'un homme, étrange mélange que certaine personne ont appelé "gay"¹⁷...»

Ici, le mot désigne moins un domaine distinct de la sexualité qu'un genre ambigu, où néanmoins la sexualité est constitutive. Autrement dit, tout comme les termes de « pédé », « troisième genre » ou « ombre féminine contaminée », « gay » désigne désormais au Viet Nam un domaine de l'identité de genre.

Un autre document en témoigne de façon exemplaire : il s'agit d'un mémoire écrit par un jeune auteur homosexuel, intitulé *Je ne suis pas étranger à mon espèce (Khong Lac Loai)*. Dans ce récit, Pham Thanh Trung raconte ses tribulations d'homosexuel à Hanoi dans les années 1980 et 1990. Revenant sur l'épisode de sa vie où son père découvre son homosexualité, l'auteur note :

« Quand il découvre que je n'aimais et que je n'entretenais de relations qu'avec des hommes, soudain tous ses rêves s'effondrèrent. »

Trung poursuit :

« En réalité, il était incapable de surmonter les préjugés que la société avait édictés à l'égard des homosexuels en termes si méprisants, tels que *pe-de*, ombre, hermaphrodite (à cette époque le terme de gay n'était pas couramment utilisé⁴⁹). »

Notons qu'il ne mentionne ni le terme *o-moi* ni le néologisme « troisième sexe ». Mais il souligne bien que tous ces mots étaient utilisés comme des signifiants lourdement chargés de sens, transmettant un « mépris social » (*day miet thi*).

Opacité et pathologie

Trois discours fonctionnent donc ici en parallèle : sur la prostitution, sur le changement de genre et sur l'homosexualité. *La Police*

et l'Armée les confond et les amalgame peu à peu, dessinant ainsi les contours du corps homosexuel – opaque et pathologique.

Un grand nombre d'articles y décrivent en effet l'homosexuel comme un prostitué trompeur, un homme habillé en femme séduisant des clients « innocents ». Ceux-ci, souvent des hommes ordinaires, sont décrits comme des consommateurs naïfs, « trompés sur la marchandise ». C'est le thème que l'on trouve développé dans « Une Fleur cherche client » :

« M. H raconte qu'il roulait à vélo un soir d'été dans les parcs de Hanoi quand il demanda sa direction à une jeune femme. Comme elle lui faisait les yeux doux (*tung tieng*), tous deux décidèrent de se trouver un endroit à l'écart. Avant qu'ils n'échangent des confidences (*tam su*), l'homme lui remit de l'argent. Aussitôt la somme prise, la femme décampa sans avoir débarrassé la marchandise (*hang hoa*). Il se mit à la poursuivre mais ne rattrapa que de faux seins en caoutchouc. L'homme s'arrêta dans son élan et resta là, pétrifié et stupéfait (*sung sa, lang nguoi*). »

À ce stade, le récit s'interrompt, change de registre, pour adopter un ton qui aurait pu être celui d'un conseiller gouvernemental à la santé. Le rédacteur met alors en garde contre ces jeunes homosexuels qui s'habillent en « fausses femmes » et « fausses prostituées » (*dong gia phu nu va lam gia nghe mai dam*).

Ailleurs, un autre article s'interroge :

« Pourquoi s'habillent-ils en femmes ? Ah oui ! Ce sont des gens malades qui mentent dans leur corps la maladie de l'homosexualité⁵⁰. »

Au-delà de l'anecdote, pourquoi l'accent est-il mis ici sur le corps marqué de la prostituée et de l'homosexuel ? On remarquera

que le récit prend en compte avant tout l'intérêt du client, ce qui n'est peut-être pas sans rapport avec l'émergence de l'idéologie de marché à la même époque. Le périodique ne demande pas à ses lecteurs mâles de respecter la loi et d'éviter le marché du sexe, comme on aurait pu s'y attendre de la part de *La Police et l'Armée*. L'article s'apparente plus à une enquête de consommation. L'angoisse ne découle pas de l'acte sexuel ou délinquant, mais se trouve liée au genre de la prostitution. Ces commentaires sur l'insondabilité sexuelle apparaissent dans un autre article introduisant le lecteur aux mauvais «tours» déployés par la population de plus en plus nombreuse des *pédés*. Au cœur de ce récit, deux jeunes hommes sont arrêtés pour avoir «prétendu» s'habiller en femmes. L'article commence sur un ton léger: vous décidez d'aller tranquillement faire un tour dans un parc et de vous reposer sur un banc. Vous voyez venir à vous des jeunes filles attirantes. «Si vous êtes un faon incapable de faire la différence entre une vraie et une fausse femme, avertit le rédacteur, qui sait ce que la nuit vous apportera?». Il poursuit:

«Peut-être échapperez-vous à son piège, ou peut-être n'irez-vous nulle part avant de vous rendre compte que vous vous êtes fait arracher votre montre au poignet, que vous n'avez plus de portefeuille, ou que votre vélo est envolé²⁰.»

Il s'agit donc à la fois de mettre en garde les lecteurs contre un fléau social et de leur apprendre à devenir plus expérimentés en matière sexuelle. En consommateur prévoyant, on doit être capable de distinguer la vraie de la fausse marchandise.

Comme nous l'avons entrevu, la thématique de la pathologie est, elle aussi, omniprésente dans notre corpus. Quasiment toutes nos sources considèrent que l'homosexualité est une maladie dont les origines doivent faire l'objet d'investigations, de diagnostics et

de contrôle. Sur les origines de l'homosexualité, diverses spéculations sont élaborées. Certains l'expliquent par des dysfonctionnements cérébraux, d'autres par des déséquilibres génétiques ou physiologiques, d'autres encore par des modes sociaux. Décrivant les différents traitements envisageables, un auteur explique:

«En ce qui concerne les déséquilibres hormonaux, on peut encore utiliser des médicaments mais sous la surveillance d'un médecin [...]. En ce qui concerne ceux qui sont entraînés par les modes sociaux, le traitement est plus facile et ne requiert du patient que de la résolution et la volonté personnelle de consulter un psychiatre²¹.»

Mais comment concilier ces deux interprétations, désordre physiologique et imitation sociale? L'auteur présuppose que, quelle que soit son origine, la maladie finit par s'incruster si profondément dans le corps que les autres la reconnaissent, pour s'en inspirer et peut-être l'imiter. Le travail du psychiatre consiste alors à défaire ce comportement malsain d'attachement.

On retrouve cette rhétorique dans une série spéciale de reportages en cinq parties de *La Police et l'Armée*. C'est l'histoire d'un crime passionnel, intitulée «La fin d'un amour du genre saignant», publiée en décembre 1988 avant de connaître une suite en août 1989. L'auteur, après avoir relaté comment deux femmes, Ngoc Ha et Duc Thuan, se sont rencontrées et sont tombées amoureuses l'une de l'autre, décrit leur rupture. Duc Thuan accuse à Ngoc Ha qu'elle ne l'aime plus. Celle-ci, éperdue de jalouse, décide d'assassiner sa compagne. Le récit s'interrompt alors et l'auteur tente une explication:

«Mademoiselle Ngoc Ha n'est désormais plus sous le charme du sexe opposé; elle est terrassée par la maladie diabolique de l'homosexualité (can

benh quai ac dong tinh tuyen ai). La maladie homosexuelle, communément connue sous le terme de PD, est aujourd'hui un problème dans les champs de la médecine, de l'éthique et de la psychanalyse, c'est une maladie qui n'a toujours pas de traitement. »

L'article revient ensuite rapidement sur la scène de crime, Ngoc Ha regardant ses mains couvertes du sang de sa compagne «jaillissant tel un torrent rouge». L' amalgame entre homosexualité et criminalité est manifeste, cette dernière étant présentée comme un marqueur extérieur de la première. L'auteur enfonce encore le clou dans le dernier article de la série :

«La mort de mademoiselle Duc Thuan est une sonnette d'alarme pour la population ayant la responsabilité d'encadrer les relations amoureuses non naturelles entre garçons et entre filles ; il leur incombe d'enseigner la bonne sexualité et le genre correct. »

S'adressant à tous les parents en guise d'avertissement, l'auteur conclut :

«Les familles prenant plaisir à habiller leurs filles comme des garçons et vice versa peuvent causer des troubles psychologiques à leurs enfants. »

En somme, si on n'habille pas son enfant comme il convient, on risque d'en faire un criminel. Si Ngoc Ha avait été hétérosexuelle, le bulletin de *La Police* et *l'Armée* aurait-il fait le lien entre sa sexualité et le meurtre ?

La pathologie homosexuelle se trouve de nouveau incarnée dans un thriller de fiction intitulé *Le Crime sans visage de femme*, paru en 21 épisodes de mars à août 1990. Première scène : le cadavre d'une femme est allongé sur une table. Des

médecins, des infirmiers et des policiers entourent le corps enveloppé d'une couverture. Lorsque l'une des infirmières soulève la couverture, la stupéfaction est générale. Une autre infirmière s'interroge : «Un pédé peut-être ?» (*Chac la pe de?*). Des médecins légistes appelés en renfort sont chargés de déterminer le sexe véritable de la victime. Cette série romancée traite de manière allégorique le problème crucial de l'homosexuel : non seulement le sexe de l'individu concerné est un mystère, mais sa personne est foncièrement pathologique, nécessitant une prise en charge médicale.

On retrouve les traces d'un tel discours dans le roman à succès *Un monde sans femme* de Bui Anh Tan. Publié en 2000 aux éditions de la Police du Peuple, ce roman a été récompensé du premier prix lors d'une compétition littéraire nationale parrainée par l'Association des Écrivains.

Le drame s'ouvre sur la mort mystérieuse d'un célèbre scientifique, Pham Hong Bang, assassiné en ville à la suite d'autres meurtres d'homosexuels. Trung, le policier en charge de l'enquête, décide d'infiltrer le milieu du crime. Lorsque le médecin légiste lui fait part des résultats de l'autopsie, il décrit en ces termes l'histoire des trois crimes :

«Dans les trois cas que j'ai examinés [...], les victimes étaient toutes des hommes homosexuels. [...] Les auteurs du crime sont aussi des homosexuels et devaient être au moins deux, sinon plus, car une seule personne ne pourrait pas, à elle seule, se livrer à de telles pratiques sadiques. [...] La manière dont le crime a été effectué est peut-être une première du genre au Viet Nam²¹. »

Les défunts ont donc été victimes de pratiques sadomasochistes. Mais si le médecin légiste en arrive à cette conclusion, c'est qu'il considère cette activité comme propre aux

homosexuels, créant ainsi ce que Foucault a appelé « un personnage, un passé, un cas d'histoire », ici doté d'« une physiologie mystérieuse ».

Dans ce cas de figure, cependant, mettre en scène un scientifique respectable, devenu héros tragique, nommer l'un des protagonistes de l'histoire d'après le nom de la dynastie fondatrice du Viet Nam (Hong Bang) étaient autant d'astuces pour légitimer le statut de ces personnages dans la société vietnamienne et pour apaiser, sinon renverser l'animosité sociale s'exerçant à leur rencontre. Plus important encore, la claire démarcation sexuelle établie dans le roman entre le monde des hommes et le monde des femmes suggère une prise de distance à l'égard du discours vietnamien sur l'inversion de genre ou l'inversion des rôles sexuels. L'auteur l'indiquera lors d'une interview :

« Pendant mes recherches de sources et de matériaux pour ce roman, j'ai été en mesure de rencontrer de nombreux homosexuels. Ils sont médecins, ingénieurs, artistes, étudiants, collégiens... et sont tous des gens normaux. »

Même si le livre fait écho au discours public sur la pathologie homosexuelle, il fournit simultanément une alternative aux idées reçues sur la « connaissance » de l'homosexualité et s'inscrit en faux contre la rhétorique pathologisante. Mais si l'on s'intéresse à la réception du roman, on constate, malgré tout, la persistance opiniâtre de cette rhétorique. Prenons le cas de ce groupe de journalistes qui invoqua le roman pour souligner les dangers croissants liés à l'homosexualité. L'un d'eux évoquait l'épidémie homosexuelle sévissant à Hanoi :

« Nous sommes perplexes après avoir lu ce roman. [...] Nous sommes effrayés. [...] La distance entre la fiction et la réalité est en fait très mince ! »

Curieusement, cependant, le problème pour eux n'était pas ce « monde sans femme », mais un monde où les jeunes hommes et les jeunes femmes vietnamiens seraient virtuellement indiscernables : la véritable menace, c'était pour eux l'androgynie.

Citons encore un dernier exemple, celui d'un autre commentaire apporté au roman, considéré comme un essai sur les individus qui se « dé-identifient » de leur genre, c'est-à-dire « les femmes enfermées dans un corps d'homme ». Autrement dit, encore une fois, l'homosexualité se résume à une inversion de genre ou de rôle sexuel. Ainsi, l'ouvrage n'a pas totalement échappé au cadre culturel et linguistique puissant qui domine le discours populaire sur l'homosexualité au Viet Nam.

Insondable, le corps homosexuel l'est de deux manières. Il peut passer inaperçu aux regards des normes de reconnaissance, parce qu'il a changé de sexe ; il peut également s'éloigner totalement de ces normes et devenir de fait culturellement indécidable. Il faut alors avoir recours à la notion de physiologie pathologique, reconnaissable par un savoir expert ou détectable en raison de son comportement. La figure de l'homosexuel qui en résulte est un composite de diverses caractéristiques sexuelles. Mais toutes ces représentations ont un point commun : la mise à l'écart de l'homosexuel, loin du régime hétérosexuel traditionnel. D'emblée considéré comme suspect, l'homosexuel devient le nom de tous les corps, genres ou désirs déviant.

RICHARD QUANG-ANH TRAN
Texte traduit de l'anglais par Agathe Larcher-Goschia

Notes

1. Ce chapitre est une version modifiée d'un article à paraître dans le *Journal of Vietnamese Studies* : « An Epistemology of gender. Historical notes on the homosexual body in contemporary Vietnam, 1986-2005 ». Buy Anh Tan, *Mot the gioi khong co dan ba* (Un monde sans femme), Hanoi, NXB Cong An Nhan Dans, 2000.

2. D. Halperin, *One Hundred Years of Homosexuality*, New York, Routledge, 1990, pp. 8-9.
3. H. M. Phinney, « Objects of Affection: Vietnamese Discourses on Love and Emancipation », *Positions: east asia cultures critique* 16, n° 2 (2008).
4. *Ibid.*
5. W. Wilcox, « In Their Image: The Vietnamese Communist Party, the "West", and the Social Evils Campaign of 1996 », *Bulletin of Concerned Asian Scholars* 32, n° 4, 2000.
6. Vo Thu Son, « Tinh Pédé, Phan 1 (L'Amour pédé, partie 1) », *Cong An Thanh Pho Ho Chi Minh (Ho Chi Minh City Police)*, 18 février 1987, p. 5.
7. J. G. Chauncey, *Gay New York*, New York, Basic Books, 1994, p. 48.
8. Son, « Tinh Pédé, Phan 1 (Pédé Love, Part 1) », p. 5 [en français dans le texte].
9. « Luong Tinh », in *Tu Dien Viet-Anh* (dictionnaire anglo-vietnamien), Dang Chan Lieu (dir.), Le Kha Ke ; Pham Duy Trong, Ho Chi Minh, NXB Thanh Pho Ho Chi Minh, Ho Chi Minh Publishing House, 2000 [1987].
10. Bui Phung, « Luong Tinh », in *Tu Dien Viet Anh* (dictionnaire anglo-vietnamien), Hanoi, NXB The Gioi, World Publishing House, 2004.
11. Ha Hoai Dung (dir.), *Kien Thuc Ve Tinh Yeu Va Gioi Tinh [La connaissance et l'amour du genre]*, Hanoi, NXB Tu Dien Bach Khoa, The Science Dictionary Publishing House, 2005, p. 102.
12. Lan Anh, « Chuyen Tinh O-Mai [Une histoire d'amour lesbienne] », *Cong An Thanh Pho Ho Chi Minh (Ho Chi Minh City Police)*, 11 avril 1990, p. 4.
13. E. Newton, « The Mythic Mannish Lesbian: Radclyffe Hall and the New Woman », in *Hidden from History: Reclaiming the Gay and Lesbian Past*, Martin Duberman, Martha Vicinus (dir.); J. G. Chauncey, New York, New American Library, 1989, p. 281.
14. Nhu Lich, « Tong The Gioi O Moi [dans le monde des "Tamarins" (lesbiennes)] », *Thanh Nien (The Youth)*, 4 avril 2005, p. 6.
15. Cette étude s'inspirerait utilement du travail mené par G. Chauncey sur l'inversion de genre au sein de la classe ouvrière à New York au tournant du XX^e siècle.
16. Son, « Tinh Pédé, Phan 1 (L'Amour pédé, partie 1) », p. 5.
17. Nhom Phong Vien, « Do Khoc, Do Cuoi [à moitié en larmes, à moitié souriant] », *Cong An Nhat Dan*, 14 juillet 2005, p. 8.
18. Pham Thanh Trung, *Khong Lac Loai (Not Alone in a Strange Land)*, Hanoi, NXB Hoi Nha Van [The Writers Association Publishing House], 2009, p. 105.
19. « Nhung Co Gai Ban Hoa Rom [Les filles qui vendent de fausses fleurs] », *An Ninh Thu Do (Security in the Capital)*, 20 janvier 1997.
20. Vo Thu Son, « Tinh Pédé, Phan 4 [L'Amour pédé, parti 4] », *Cong An Thanh Pho Ho Chi Minh (Ho Chi Minh City Police)*, 11 mars 1987, p. 5.
21. Nguyen Dang, « Thong Tin Them Ve Vu Pha O Mai Dam Nam Dong Tinh [Plus d'informations sur le cas de la prostitution homosexuelle masculine] », *Cong An Nhat Dan*, 9 juillet 1999, p. 7.
22. Bui Anh Tan, *Mot the gioi khong co dan ba*, op. cit., p. 165.